

Culture



Prehistories of the Future : The Primitivist Project and the Culture of Modernism, par Elazar BARKAN et Ronald BUSH, éditeurs, Stanford, CA : Stanford University Press, 1995, 449 pages, 18,95\$ US (broché), 55,00\$ US (relié)

Bertrand F. Gérard

Volume 17, Number 1-2, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1084030ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1084030ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gérard, B. (1997). Review of [*Prehistories of the Future : The Primitivist Project and the Culture of Modernism*, par Elazar BARKAN et Ronald BUSH, éditeurs, Stanford, CA : Stanford University Press, 1995, 449 pages, 18,95\$ US (broché), 55,00\$ US (relié)]. *Culture*, 17(1-2), 112–114. <https://doi.org/10.7202/1084030ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

de la vie en société. La formule peut être élégante ou même rassurante, mais c'est le genre d'interprétation par principe absolu qui ne peut pas ensuite servir à expliquer les nombreux détails et les diverses facettes des événements en question. D'ailleurs, sa position théorique énoncée, Lacasse n'en reparle plus au delà de la page 23. Cependant, et parce qu'il s'agit d'une chercheuse honnête qui respecte ses informations, sa démarche la conduira (en Conclusion) à mettre en doute la pertinence de sa proposition théorique originale. Néanmoins, elle conservera intact son premier chapitre de « Considérations théoriques et méthodologiques », tout en évitant de discuter par la suite en quoi, par exemple, le fait de concevoir la prostitution comme une appropriation d'une femme comme marchandise sexuelle éclaire les changements survenus entre 1945 et 1970, ou en quoi le phénomène est différent (ou non) de la prostitution mâle ou homosexuelle. Dans une autre veine, Lacasse trace un portrait rapide des conditions économiques souvent difficiles de plusieurs Montréalaises de l'époque, de manière à suggérer là quelques raisons qui justifieraient la prostitution. Encore une fois, l'interprétation paraît trop facile : comment expliquer que des milliers de femmes dans des conditions identiques ne se soient jamais prostituées ? Et si 65% des prostituées proviennent des secteurs économiques durement touchés par le chômage, peut-être est-ce que 65% de l'économie en souffrait ; et puis, comment rendre intelligible l'autre 35% ? Bref, l'analyse maintient un écart trop considérable entre les constats généraux des conditions de vie des femmes à cette époque et les détails de l'expérience concrète du métier de prostituée.

Finalement, le livre se termine, à la manière d'une thèse universitaire prudente, sur une série de questions pouvant guider quelques recherches supplémentaires. L'auteure mentionne spécifiquement l'intérêt de poursuivre des études comparatives sur la prostitution juvénile, chez les filles comme chez les garçons, ainsi que des études sur la prostitution en régions, loin des grands centres urbains, là où le contexte social est peut-être davantage intolérant ou, peut-être, au contraire, plus stable et mieux intégré. À cette liste, il faudrait rajouter encore les questions que poserait l'anthropologie, qui sait depuis longtemps que la prostitution n'est pas le plus vieux métier du monde et que son apparition dépend de conditions sociales et culturelles particulières, quoique souvent mal connues. Car il semble inévitable, pour qui espère saisir la véritable nature du cas de la prostitution féminine à Montréal entre 1945 et 1970, de devoir tôt ou tard aborder au moins ces quelques aspects déterminants de la définition culturelle de la sexualité qui font que dans

cette société particulière existaient en parallèle une sexualité publique et une sexualité privée, une sexualité légitime et officielle mais aussi une autre, secrète et honteuse. Une société où le sexe de l'une était devenu objet de désir, tandis que le sexe de l'autre pouvait être considéré comme un outil d'agression oppressive. Une société où le sexe était en demande et où il a pu être transformé en objet de commerce, mais en même temps une société dans laquelle la vente d'une marchandise, couramment reconnue partout ailleurs comme une preuve de succès et une raison de fierté, dans ce cas particulier devenait scandaleuse. Une société qui imposait à ses jeunes des standards complexes, doubles ou même triples et grossièrement contradictoires, avec pour conséquence d'ériger l'hypocrisie sexuelle au rang de norme sociale générale. Ou encore, comme disait un comédien, une société pour qui le sexe constituait le seul domaine dans lequel les vrais professionnels se voyaient attribuer un statut inférieur à celui des simples amateurs. Les réponses à toutes ces questions (et quelques autres encore) nous aideraient à mieux évaluer l'existence et la nature même de la prostitution sous toutes ses formes, à partir de quoi l'on pourrait espérer formuler une politique sociale adéquate. C'est dire, en somme, qu'il reste encore beaucoup de travail, mais ceci n'enlève rien au mérite d'ouvrages comme celui-ci qui tracent un portrait fort utile d'au moins une partie de ce qu'il faudra un jour essayer de mieux comprendre et qui doivent donc être lus comme une invitation.

❖ *Prehistories of the Future : The Primitivist Project and the Culture of Modernism*, par Elazar BARKAN et Ronald BUSH, éditeurs, Stanford, CA : Stanford University Press, 1995, 449 pages, 18,95\$ US (broché), 55,00\$ US (relié).

par Bertrand F. Gérard

ORSTOM-CNRS

Le *modernisme* connote une nouvelle sensibilité dont l'expression fut particulièrement repérable dans les domaines littéraires et artistiques du début du XX^e siècle à l'entre-deux-guerres. Mais comme le soulignent les articles de Christopher Herbert et de Frank Kermode, le modernisme laissa aussi son empreinte dans les domaines des sciences physiques (Einstein), de la philosophie (Wittgenstein), et des sciences de l'homme, ajouterais-je, dont l'anthropologie certes mais encore la psychanalyse qui est une des rares disciplines à avoir questionné son statut scientifique dans le cadre même de son élaboration théorique.

Il apparaît que ce mouvement, plus exactement cet élan moderniste (qui suscita différents mouvements, le cubisme, le surréalisme, etc.) ne peut être dissocié de l'aventure coloniale engagée principalement par les grandes puissances européennes, des tueries et destructions provoquées par la première guerre mondiale et des différentes ruptures épistémologiques qui se produisirent dans les domaines des sciences et des humanités dont les deux principales furent peut-être la théorie de la relativité restreinte validant la place de l'observateur comme variable pertinente d'établissement de la vérité et la mise en évidence de l'*incomplétude du symbolique*¹, c'est-à-dire l'impossibilité pour les langues naturelles de rendre compte du réel (de Frege à Gödel) et d'élaborer une relation univoque entre le signifiant et le signifié (de Saussure à Lacan). Enfin le modernisme s'inscrit dans une période où les masses émergent et s'imposent comme des forces politiques.

Par delà les enjeux manifestes (politiques et économiques) de la colonisation, il y eut celui d'une rencontre, celle du monde noir (considéré alors comme opaque et énigmatique) et des civilisations asiatiques (tenues pour figées si ce n'est décadentes) qui furent dépossédées de leur autonomie par les représentants (clercs, soldats et administrateurs puis colons) d'une civilisation se considérant comme seule détentrice de la *culture*. Or ces peuples indigènes (sauvages, lorsqu'ils étaient supposés cruels, violents, lascifs ou cannibales) exercèrent une sorte de fascination-répulsion qui justifia la mission civilisatrice de l'homme blanc mais conduisit nombre de ses représentants à se dépouiller des signes et insignes de leur suprématie pour se retrouver en chaussettes devant des beautés noires.

Une convergence s'établit alors entre deux modalités d'appréhension de cette rencontre. La première fut de se rendre sur ces terres inhospitalières (le désert), voire hostiles (la forêt) ou tout au contraire paradisiaques (Polynésie) du fait de leurs populations ou de leurs climats, pour tenter d'en saisir la nature et de comprendre les mœurs, les coutumes et les croyances des peuples qu'elles abritaient (*les naturels*) et par delà de rendre compte du langage de la primitivité associé pour beaucoup à la violence des sacrifices et des initiations, la permissivité ou la licence sexuelle ou la méconnaissance des mérites et des valeurs attachés au travail ; bref du langage (la *mentalité primitive*) de païens laissés pour compte par Dieu à la charge des nations civilisées ou, sur un registre plus laïc, celui d'analphabètes tenus à l'écart du progrès. Ces peuples, dépourvus de destin historique jusqu'à cette rencontre, étaient sollicités de témoigner du passé le plus ancien

ou des phases plus récentes du cheminement de la Civilisation. Il s'ensuivit un certain nombre d'élaborations et de débats théoriques dont ces témoins supposés d'un autre âge furent inévitablement exclus mais non la transcription de certains fragments de leurs traditions ou les produits de leur artisanat.

Sur un autre versant en effet (seconde modalité), dans un mouvement contraire, des objets, des ustensiles, des parures firent intrusion, dans un premier temps sans doute à titre de curiosités, dans les métropoles. Parmi ces formes intrusives de manifestations artistiques, les masques et les statuettes africaines suscitèrent un choc esthétique mais pas seulement cela. Le masque n'était pas celui de la tragédie antique grecque ou de la comédie italienne, support d'une parole maîtrisée, mais celui de la dimension cachée ou de l'envers de la civilisation. Par son esthétique, il évoquait toutes les suppositions érigées en certitudes concernant les mondes primitifs mais surtout le *refoulé* de la civilisation. Si bien des auteurs s'accordent à considérer que la toile de Picasso intitulée *Les demoiselles d'Avignon* (1907) peut être instaurée comme l'expression fondatrice du modernisme en peinture, ils sont tout aussi nombreux à taire que ce tableau s'intitulait *Le bordel d'Avignon* dont le projet comportait la présence d'au moins deux hommes habillés parmi des prostituées nues dont deux d'entre elles furent par la suite dotées d'un visage de masque tandis que les hommes disparaissaient du tableau dans sa version définitive.

Le masque comme présence de l'ailleurs, comme figure de retournement des valeurs victorienne et de la bourgeoisie française, le masque comme présence actuelle du passé et monstration du refoulé ; ces masques et ces statuettes dont Picasso put affirmer qu'il portait peu d'intérêt au contexte de leur réalisation ou à leurs origines, pour n'être sensible qu'à l'impact des formes et la révélation qu'elles lui procuraient : masques sans paroles, masques miroir. Sculptures désormais destituées de leur position de témoignages vivants du passé pour être instituées en engrammes de la primitivité qui réside en chacun et de son expression subjective enfin libérée des contraintes de la bienséance et des normes sociales.

Qu'il s'agisse d'expression artistique ou de travaux scientifiques (ethnographiques), la fabrique de la primitivité en Occident comme produit d'une rencontre entre l'ici et l'ailleurs donna consistance à une recherche de l'authenticité, inévitablement feinte, que celle-ci fut conduite avec sérieux et parfois une certaine excitation, comme en témoigne *L'Afrique fantôme* de

Michel Leiris (cf. les articles de Marie-Denise Shelton et Marjorie Perloff) ou, au contraire, sur le registre plus ironique du simulacre tel que le reflète la carrière de Joséphine Baker (cf. l'article de Wendy Martin) dont le succès tint à ce qu'elle sut jouer de son corps comme d'un masque de chair, donnant corps et voix aux représentations fantasmatiques pesant sur les mondes noirs africains et nord-américains. Entre l'autobiographie douloureuse et le corps miroir qui réfléchit et exprime l'envers du décor se situerait sans doute la démarche de Gauguin dont le succès posthume doit beaucoup à l'échec de sa tentative de trouver une issue salvatrice entre sa propre vision de la primitivité et l'univers polynésien dont il en espérait la reconnaissance (cf. l'article de Nancy Perloff). Il n'en demeure pas moins que Leiris, Gauguin, Picasso, Baker de même que Irving Berlin (cf. l'article de Robert Dawidoff) furent chacun à leur manière des passeurs, ceux qui s'autorisent à franchir un pas vers l'autre bord, celui de l'altérité et du dévoilement de la subjectivité, frayant dans ce même mouvement pour d'autres la possibilité de s'y risquer.

L'ensemble des textes présentés dans ce volume élabore une boucle étrange qui, prenant acte de la primitivité comme point de fuite de la modernité, du fait de la mise en abîme du passé restitué à une présence contemporaine, celle des populations instituées comme primitives car colonisées, instaure dans ce même mouvement la primitivité comme point de mire (miroir) d'une dimension cachée libérée du carcan des conventions et des certitudes acquises qui s'exprima presque synchroniquement dans les domaines de la science, de l'art et de la culture. La recherche anthropologique, pour prisonnière qu'elle fut du langage et des représentations de ce temps, contribua très directement à la subversion de cette barrière de la différence en introduisant notamment dans le discours savant et commun la notion de relativisme culturel tandis que, pour sa part, la psychanalyse établissait que la barrière qui sépare le sauvage du civilisé était moins géographique ou culturelle qu'intérieure. Si la modernité consiste dans cette subversion, la post-modernité qu'elle a engendrée bute sur un nouvel obstacle surgi de ce mouvement même, l'effacement de l'ailleurs et la crise de l'altérité qu'il suscite (Augé 1994)², mais c'est là une autre question.

Notes

1. Pour reprendre le titre d'un ouvrage de Guy Le Gaufey, Paris : EPEL, 1991.
2. Marc AUGÉ, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris : Aubier, 1994.

❖ *Visions of Sound. Musical Instruments of First Nations Communities in Northeastern America*, par Beverley DIAMOND, M. Sam CRONK et Franziska von ROSEN, Waterloo : Wilfrid Laurier University Press, 1994, 222 pages, 19,95\$ US (broché), 47,50\$ US (relié).

Par Hervé Rivière

LACITO-CNRS

Comme en témoignent six pages de remerciements, *Visions of Sound* est le fruit d'une dizaine d'années d'un travail qui mit à contribution un grand nombre de personnes et d'institutions (universités, musées et fonds d'archives). La lecture de l'ouvrage est facilitée par la présence d'un index très complet, précédé d'une riche bibliographie de plus de trois cent cinquante entrées. Cent soixante photographies en noir et blanc accompagnent le texte, auxquelles s'ajoutent près de trente pages en couleurs regroupées dans un cahier central, ainsi que vingt-cinq graphiques, croquis et dessins. Les notes sont repoussées en fin de chapitre.

Visions of Sound n'est pas un ouvrage d'organologie au sens strict du terme. On n'y trouvera pas de descriptions fines systématiques, d'études acoustiques, ou même simplement d'inventaires raisonnés des instruments de musique. L'organologue éprouvera donc quelque difficulté à se retrouver dans le foisonnement des informations, aucunement présentées selon des critères typologiques propres à la discipline. En revanche, l'anthropologue avancera avec plaisir dans un discours construit en six chapitres s'ouvrant – à l'exception du premier – par une discussion entre les coauteurs à propos du sujet traité ensuite.

Le premier chapitre, intitulé « Cultural Knowledge : Searching at the Boundaries », peut être considéré une vaste introduction. Y sont exposées des questions relatives à l'approche de la recherche, au positionnement par rapport aux cultures étudiées, aux sources d'information, aux témoignages autochtones, à la place de la connaissance et de l'apprentissage dans les philosophies amérindiennes, à la complexité des relations intertribales. Les auteurs défendent résolument une approche interdisciplinaire, en insistant sur l'importance de l'environnement artistique, technique, symbolique, sur l'importance à accorder aux systèmes de pensée et de classification autochtones.

Le lecteur découvrira avec intérêt le contexte social, institutionnel et psychologique d'un travail de recherche auprès des Amérindiens, avec quel soin les auteurs se sont appliqués à instaurer de bonnes relations entre les « Nations » autochtones et les autorités gouvernementales, fédérale et provinciale, combien